



Lacan sens dessus dessous

Pierre Naveau, psychanalyste, AE membre de l'ECF et de l'AMP, auteur du récent ouvrage : Ce qui de la rencontre s'écrit¹, a choisi pour nous une phrase de Lacan extraite du texte « Joyce le symptôme » : « Laissons le symptôme à ce qu'il est : un évènement de corps, lié à ce que : l'on l'a, l'on l'a de l'air, l'on l'aire, de l'on l'a. Ça se chante à l'occasion et Joyce ne s'en prive pas. »²

PN : Ce que j'aime dans cette phrase, c'est que, alors même qu'il est question du symptôme comme évènement de corps, la phrase elle-même est un évènement de corps, puisque Lacan précise que « Ça se chante à l'occasion »³. Il est en train de parler d'un évènement de corps, alors même qu'il l'énonce à la façon d'un évènement de corps.

MP : Ça s'incarne dans la voix de Lacan.

PN : C'est cela. Quand Jacques-Alain Miller a attiré l'attention sur cette phrase, cela a surpris. On n'y avait peut-être pas été assez attentif. Je crois que c'est la seule fois que Lacan évoque le symptôme comme évènement de corps.

MP : Cela a fait évènement pour vous ?

PN : Oui, tout à fait. À partir de là, on se fait une idée différente du symptôme. C'est pourquoi, je me suis demandé ce que cela impliquait. C'est relatif à quelque chose qui se passe du côté de l'Autre. Lacan évoque alors l'hystérie et Socrate.

MP : Il évoque aussi le fait que la femme peut être un symptôme pour un autre corps...

PN : Voilà. Lacan parle de Socrate comme étant quelqu'un *qui attrapait au vol* le symptôme de l'autre. S'il attrapait quelque chose au vol, ce ne pouvait être que dans ce que l'autre était en train de dire. L'évènement de corps est lié au fait que quelque chose est en train de se dire de manière contingente.

MP : C'est le corps parlant.

PN : Quand on lit que le symptôme est un évènement de corps, on ne pense pas tout de suite à la parole, à ce qui se dit. Cela s'éclaire lorsque Lacan donne l'exemple de Socrate. J.-A. Miller a lui-même éclairé la chose, quand on parle du symptôme comme évènement de corps, dit-il, encore faut-il préciser qu'il s'agit d'un « évènement de discours », en tant qu'il laisse des traces dans le corps. L'idée m'est donc venue que ce qu'on appelle le corps parlant, eh bien, c'est le corps dont il est question quand on parle d'un corps dans lequel des évènements ont laissé des traces. J.-A. Miller a un jour donné l'exemple de ce qu'il a appelé « le mot qui blesse ». L'accent a ainsi été mis sur les paroles blessantes. Le sujet souffre principalement d'énoncés qui ont été dits, a-t-il souligné. L'interprétation de l'analyste porte, par conséquent, sur ces traces laissées dans le corps.

MP : L'interprétation doit viser ce point-là ?

PN : C'est exactement le mot. J.-A. Miller a avancé alors que l'interprétation de l'analyste consiste à lancer des anti-missiles pour dissoudre, pour pulvériser ces missiles qu'ont été les paroles blessantes. C'est ce que, dans ce contexte, doit être l'interprétation.

MP : Si le « l'on l'a », dans cet extrait, fait écho à la définition très spécifique que donne Lacan du corps – on ne l'est pas, on l'a, c'est une greffe – la suite de l'extrait témoigne de ce

¹ Naveau P., *Ce qui de la rencontre s'écrit*, Paris, Éditions Michèle, 2014.

² Lacan J., « Joyce le symptôme », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 569.

³ *Ibid.*

que son enseignement nous conduit, jusqu'à une clinique du hors-sens : le hors-sens chez Joyce, ça se chante.

PN : Oui, c'est ça. Il y a, chez Joyce, une sorte de culture de la résonance, et même de la résonance pulsionnelle. Sa phrase ne prend son relief qu'à partir de la respiration, du souffle, de la façon dont cela peut être chanté. Joyce aimait beaucoup chanter. Ça ne va pas du côté du sens, le signifiant est séparé du sens. Joyce écrit des mots, des phrases, parfois inachevées, cassées, brisées, rompues, et ça donne un style très corporel justement.

MP : Est-ce là que nous pouvons entendre le lien vers lequel nous porte J.-A. Miller à faire cette sorte d'équivalence entre le corps parlant et le réel de l'inconscient ?

PN : Oui, parce que c'est d'un autre inconscient dont il est question lorsqu'il s'agit du réel de l'inconscient. Cela dit, cette expression, *le réel de l'inconscient*, comporte pour moi, une large part de mystère... Je ne pourrais pas en dire plus.

MP : Revenons sur un point que vous avez évoqué, pourquoi cette phrase de Lacan a fait événement pour vous ?

PN : Depuis très longtemps, le symptôme a été pour moi le point d'accrochage à la psychanalyse. Cela m'a conduit à entreprendre un premier travail dans le champ de la psychanalyse à partir du fait d'avoir entendu Lacan dire que c'était Marx qui avait inventé le symptôme, et non pas Freud. L'un des premiers textes que j'ai écrit a porté sur « le symptôme selon Marx », c'est-à-dire sur ce qu'était le symptôme social. De fil en aiguille, je me suis beaucoup intéressé au symptôme hystérique. J'ai bien sûr commencé par lire *L'interprétation des rêves* de Freud. Mais l'un des textes qui m'a le plus marqué, ce sont les *Études sur l'hystérie*. Ce que je trouvais passionnant, c'était comment Freud, montrait qu'un symptôme corporel pouvait être déchiffré et que l'on pouvait alors arriver à une phrase. Dans le cas de Miss Lucie R.⁴, l'énigme de l'hallucination olfactive qui était un événement de corps, a trouvé sa résolution, lorsque Freud a conduit cette patiente à dire que ce phénomène de corps était venu à la place de ce qu'elle n'avait pas dit. Cela venait à la place de « ce qu'elle n'avait pas eu le courage de dire », dit Freud. On voit bien le rapport entre l'événement de corps et une phrase chiffrée dans le symptôme corporel qui doit être extraite pour être lue. C'est comme si Freud lisait le symptôme, mais sur le corps de l'hystérique. Freud était à la recherche de cette phrase non prononcée, mais qui existait ! Je trouvais ça passionnant ! Et que Lacan renouvelle son approche du symptôme, avec une référence à la littérature, à Joyce, m'a, de nouveau, beaucoup intéressé. Qu'il soit question du symptôme est sans doute ce qui fait que j'ai choisi cette phrase.

MP : Le symptôme ou l'événement de corps ? Car les exemples que vous donnez vont plutôt dans le sens du symptôme en tant qu'événement de corps.

PN : Oui c'est vrai, parce que, même chez Marx, le symptôme social prend consistance à partir de la manière dont l'exploitation s'inscrit dans le corps du prolétaire, c'est-à-dire à travers les traces que ça laisse dans le corps des ouvriers des fabriques anglaises. Pour lui, c'est autant de preuves des conséquences de l'extorsion de la plus-value que cela entraîne pour des corps devenus, par là même, des corps souffrants. La conjonction entre le symptôme et le corps, chez Freud comme chez Marx, m'est apparu comme étant quelque chose qu'il s'agissait d'éclaircir.

MP : Ne trouvez-vous pas qu'il est aussi question de rencontre : un signifiant vient percuter le corps ?

PN : Tout à fait. La rencontre du signifiant et du corps donne une sorte de hiéroglyphe qui s'inscrit sur le corps et qui reste à déchiffrer.

MP : Donc vous avez rencontré l'enseignement de Freud avec sa lecture du corps parlant des hystériques ?

⁴ Freud S., Breuer J., *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1989, p. 83-97.

PN : Voilà, c'est par la rencontre avec le corps parlant des hystériques que j'ai abordé la psychanalyse. La première conférence que j'ai faite – c'était à Bordeaux – a porté sur le symptôme hystérique.

MP : Simple contingence ?

PN : Il y a quelque chose d'une marque. Mon intérêt s'est accentué avec ce dit de Lacan selon lequel, fondamentalement, une femme incarne un symptôme : Une femme est « symptôme d'un autre corps »⁵, dit-il, comme s'il y avait une rencontre entre l'essence de la féminité et l'essence de ce qu'est un symptôme, l'essence de la symptomatisation, si je puis dire.

C'est peut-être cela qui montre que, pour moi, il y a eu une articulation entre le symptôme social, le symptôme hystérique, le symptôme comme événement de corps et le symptôme qu'une femme incarne. Ces quatre termes peuvent être articulés les uns aux autres.

MP : Et le symptôme analytique s'inscrit dans la série ?

PN : Le symptôme analytique prend son essor avec le transfert. Le symptôme avec lequel je suis arrivé en analyse était une réponse contingente à ce que j'avais vécu comme une agression, une incompréhension et une position de l'Autre avec laquelle j'étais en désaccord. Cela explique, par exemple, le fait qu'un sujet blessé par certaines paroles, puisse avoir tendance à être silencieux. Ce qui m'a frappé, c'est que dans l'analyse, cela s'est renversé. Ce sujet blessé devient, grâce à l'analyse, ce qu'il y a de plus bavard, de plus animé par la joie de parler. Pour moi, à un moment donné, la position par rapport au fantasme ayant changé et considérant dès lors les choses sous un autre angle, s'est ouvert le chemin vers la position de quelqu'un qui aime dire, parler, bavarder, enseigner, transmettre.

MP : Il y a une différence entre le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation...

PN : Oui, et ce qui cesse d'être étouffé, c'est le sujet de l'énonciation. C'est ça qui change. Ce qui, vous met des bâtons dans les roues, ce qui vous empêche d'aller votre chemin, c'est le fantasme. Pour moi, une fois le fantasme attrapé, saisi au vol, les choses se sont ouvertes.

MP : Le sujet n'est plus dupe de sa propre interprétation. Que devient le symptôme alors ?

PN : Le symptôme devient votre création, la vie que vous inventez et, en ce qui me concerne, ça s'est inventé avec une rencontre. C'est pour cela que je me suis intéressé à la rencontre. En même temps, cela ne se raconte pas, c'est quelque chose qui renvoie à l'*agalma* de chacun. C'est relativement indicible. Ça intéresse l'intime.

MP : Oui, mais c'est là. N'est-ce pas ce qui fait le lien entre le signifiant et le corps ?

PN : Tout à fait, à partir de là, on est dans ce qu'on dit. Le corps y est, la présence, l'intonation, le souffle.

MP : L'objet voix est très présent dans ce que vous nous transmettez. Vous chantez ?

PN : Pas particulièrement, mais dans ce qui a été ma passe, il a été question, comme l'a souligné l'un de mes passeurs, de la voix et du chant.

MP : Pour poursuivre, la fin de la citation que vous avez choisie nous amène à ce vers quoi Lacan nous oriente pour notre clinique.

PN : Lacan a pu dire que l'instrument de l'analyste, c'est l'équivoque. Là où j'en ai le plus goûté la saveur, c'est dans le texte de Freud sur le mot d'esprit. Ce qui renvoie aussi à la poésie. J.-A. Miller a d'ailleurs parlé d'*un effort de poésie* dans la psychanalyse.

On sent qu'il y a un fil. En vous parlant, chère Myriam, c'est ce dont je m'aperçois.

MP : Que vous résumeriez comment ?

PN : Faire parler le symptôme. D'abord plutôt rétif à cela, il devient le symptôme bavard à partir du corps parlant. Dans le premier Lacan, c'est un symptôme à la parole bâillonnée, si je puis dire. En tant que métaphore, le symptôme est muet. Finalement, l'hystérique est muette et il faut le transfert pour que cela se renverse. Heureux celui qui rencontre quelqu'un qui est ouvert à la parole !

⁵ *Ibid.*

MP : Que pourriez-vous nous dire du symptôme en tant qu'évènement corps et la fin de l'analyse ?

PN : Ce qui s'éclaire à la fin d'une analyse, c'est ce que vous avez appelé, « la rencontre entre le signifiant et le corps », des moments traumatiques que l'on a vécus et qui ont été des traumatismes de la langue. C'était là dès le départ, mais une fois laissé le fantasme à ce qu'il est, deviennent plus claires les collisions entre le signifiant et le corps qui ont laissé des traces. Une jouissance s'est là condensée. La question est alors, de savoir si l'on va faire en sorte que ce nœud se défasse, que ce point de collision ne comporte plus une jouissance, que le sujet se soit détaché de cela. Tant que cela était chargé de jouissance, paradoxalement on y tenait. Quand cela se dissout, quand cette jouissance se perd, le sujet n'est plus encombré par tout cela. D'où, à la fin d'une analyse, ce sentiment d'allègement, de légèreté.

MP : Merci, Pierre.